



Review

Reviewed Work(s): *Cannibales* by Mahi Binebine

Review by: Najib Redouane

Source: *The French Review*, Vol. 75, No. 1 (Oct., 2001), pp. 182-183

Published by: American Association of Teachers of French

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/399731>

Accessed: 08-04-2019 12:35 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

American Association of Teachers of French is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *The French Review*

Elle est un jeu qui prodigue des objets d'identification. Elle est un refuge familial par la reprise des mêmes livres, des mêmes passages qui en réactivant rêveries et souvenirs démontrent une infinie réserve de sens. Elle devient urgente lorsqu'elle témoigne de la puissance de son pouvoir sur les autres: les femmes dont l'auteur s'évertue à pénétrer le secret. Elle est soumise à l'angoisse de l'intrusion et à la suspicion parentale. Elle révèle les ardeurs et les convoitises qu'on aurait voulu garder enfouies. Que retient-on alors des livres de l'enfance? Leur souvenir s'associe inévitablement à des expériences physiques. Certaines positions du corps et certains lieux, des illustrations, des reliures, la typographie imprègnent la mémoire de plaisirs sensuels autrefois goûtés. Les livres rappellent aussi qu'ils entretiennent un rapport inhabituel avec le temps, surtout les jours de convalescence. Et des histoires, desquelles se souvient-on? Au fil du temps, elles deviennent des corps absents qui ne reprennent vie qu'à travers des images et des associations qui y sont annexées. Objets de mémoire, les livres sont en fait "des témoins de l'oubli" (67). De tant de pensées, de mots, d'émotions absorbés au cours de tant d'heures, il ne reste presque rien au souvenir. Pourtant, contrairement aux objets inertes, miroirs du passé, le langage écrit vit et se transforme, il devient miroir de la durée. En relisant les pages d'autrefois, les livres témoignent que "la durée est faite de la très lente mais incessante transformation des significations" (75).

Subtil et rare, terre à explorer en des voyages renouvelés, l'ouvrage de Baudry réserve des trésors de significations. Le lecteur, tel l'enfant, ne peut que s'engager dans une relation passionnée avec ce livre pour y découvrir en lui des lieux oubliés ou insoupçonnés.

Fairfield University

Marie-Agnès Sourieau

BINEBINE, MAHI. *Cannibales*. Paris: Fayard, 1999. ISBN 2-213-60444-4. Pp. 216. 95 F.

Partant d'une actualité poignante, Binebine situe l'action de son quatrième roman à Tanger, sur une plage où, amené par un passeur, un petit groupe de personnes guette le chalutier qui le fera traverser vers l'Espagne. Ainsi, pendant le long mois d'attente dans cette ville, six hommes, une femme et un bébé se sont parlé, se sont raconté leurs histoires et se sont soutenus. Tous ensemble, ils partagent un écheveau commun de peines, de blessures, de souvenirs qui, sans doute, préside à leur solidarité et qui, en l'occurrence, s'articule autour de leur choix principal, celui de raconter. Ils ont besoin aussi de se souvenir et de témoigner, gardant ainsi vivant l'espoir de trouver un horizon meilleur, même si cet espoir a maintes fois fauché des vies humaines.

Il y a dans ce récit l'histoire dramatique de Kacem Djoudi, "un Algérien de Blida qui avait été instituteur du temps où la paix régnait dans son pays" (11); l'histoire étrange et insolente de Youssef le Marrakchi, originaire du Moyen Atlas, qui a vu sa famille au complet décimée après avoir mangé du blé empoisonné que son père avait volé du sous-sol de la mairie où il travaillait comme huissier; le passé blessé de Pafadnam et Yarcé, deux maliens à la tranquille assurance qui vivent dans l'attente de prendre la barque pour les transporter en dehors des frontières marocaines. Il y a aussi le passé triste et amer de Nouara qui, n'ayant reçu ni nouvelles ni argent de son mari Souleiman depuis plusieurs mois, part à sa recherche avec son bébé, décidée à tout tenter pour le rejoindre en France; ou encore celui désolant et misérable de Réda, cousin du narrateur, qui mendiait avec son frère jumeau et manchot ainsi qu'avec d'autres gamins estropiés pour le compte de Sidi

Magdou. Azzouz, le narrateur, échoue au milieu de ces clandestins par solidarité vis-à-vis de son cousin qui a réussi à s'enfuir de l'organisation des mendiants, ayant laissé derrière lui son frère qui préférerait y rester. Mais aussi il souhaite extorquer au destin une deuxième chance et un bout de vie meilleure. En fait, ayant eu la chance de poursuivre des études à la Pépinière du Point, une école de broderie de Marrakech dirigée par des religieuses, Azzouz était plein d'espoir face à son avenir grâce à la sollicitude et la générosité de sœur Bénédicte qui l'avait pris en affection. Malheureusement la mort soudaine de sa bienfaitrice ruine tous ses élans et tous ses rêves d'ascension sociale. Lorsqu'il constate que sa sécurité et sa douceur de vivre sont définitivement terminées, il ne lui reste que le chemin de la fuite. En un départ vers la France, il s'engage avec son cousin Réda dans une aventure incertaine et tragique, prêt à repousser ses propres limites.

Pour rendre supportable la longue attente de la barque salvatrice qui les emmènera loin de leurs drames personnels, vers un ailleurs plus clément, ces clandestins désemparés pris entre crainte et angoisse se nourrissent de rêves et d'illusions en écoutant religieusement Morad, l'associé du passeur qui fascinait tout le monde par "la diversité de ses histoires, ses aventures rocambolesques et ses exploits amoureux" (27). Il faut dire qu'au "Café France, quartier général des candidats au départ clandestin" (26), ce "raboteur", fier de triple expulsion de France et d'Europe, "s'était vu attribuer le noble titre d'Expulsé européen" (26).

Il faut dire que cet homme dont l'esprit et le rythme intérieur sont pris entre passé et présent, entre souvenirs lointains et réalités immédiates, affronte sa propre vérité en racontant son terrible rêve au sujet de Momo, son "double" qui avait consenti de son propre gré à se faire dévorer par Monsieur José, son patron au restaurant où il travaillait à Paris. Son rêve se transforme alors à son tour en un véritable récit et inscrit même un certain malaise au cœur du roman. L'histoire de ces émigrés clandestins, de ces esclaves des temps modernes qui, pour aller au bout de leurs utopies, sont prêts à tout donner, même leur propre vie, pour avoir une place si mince soit-elle dans ces capitales du Nord qui les ont tant fascinés, est en soi une excellente métaphore de cette époque de décomposition humaine. Cette réalité amère de ces êtres qui chaque nuit tentent de fuir la misère à la quête d'un bonheur ailleurs. Binebine en fait le titre de son roman. À vrai dire, *Cannibales* met en scène des personnages d'une douleur hors du commun, assoiffés, en quête d'une seconde chance pour échapper à leur destin incertain et tumultueux, qui se transforment en écorchés vifs, enchaînés l'un à l'autre malgré eux. Ces clandestins perdus vivent l'exclusion et le désarroi, symboles du désespoir humain. Aussi, pour réaliser leurs rêves toujours captivants, ces damnés de la terre n'hésitent-ils pas à se jeter à la mer terrible, horrible et dévorante, dans un voyage qui pourrait bien être celui qui, ultimement, mettra fin à leur existence triste et misérable.

California State University, Long Beach

Najib Redouane

BON, FRANÇOIS. *Paysage fer*. Lagrasse: Verdier, 2000. ISBN 2-86432-316-8. Pp. 89. 68 F.

When Bon read aloud from *Paysage fer* at the twentieth-century French studies colloquium in the spring of 2000, those who heard him were astonished at the poetic efficacy of his text. Images of railway stations, factories, empty buildings, rivers, canals, cement production facilities, and graveyards flew by as if we were on the train that transported him from Paris to Nancy every Thursday morning a